





**Tony Jacq**

**Un Gué  
Prometteur**



**Si vous n'aimez pas ce livre, jetez-le !**

**Si vous l'appréciez, parlez-en...**



## CHAPITRE 1

— Allô ? Madame Saulnier ?

— Oui...

— Bonjour, docteur Bernstein... Votre mari vient de se réveiller !

Le silence au bout du fil en disait long sur l'état psychologique de Karine à cet instant.

— Co... Comment est-il ? A-t-il parlé ?

Le docteur Samuel Bernstein savait pertinemment qu'il était tout à fait inutile d'approfondir au téléphone, il enchaîna :

— Souhaitez-vous que j'envoie une voiture vous chercher ?

— Non... non merci, je serai là d'ici une heure, merci docteur Bernstein.

Le combiné lui échappa des mains, et s'échoua sous le canapé. Aux antipodes de cet incident, Karine fixait bizarrement une tâche noirâtre sur le mur soutenant la télévision. Le regard fixe, et confortablement assise sur le divan, elle se remémorait ses six dernières années. Étonnamment, les souvenirs défilaient les uns après les autres de manière méthodique ; ses yeux s'emplirent de larmes.

Amélie et Julie, ses deux bouts de chou, lui manquaient terriblement. À douze et neuf ans, leur connivence était parfaite ; jamais l'une sans l'autre, toujours à la recherche de l'autre.

Depuis ses dix ans, Amélie était très protectrice pour sa sœur ; elle s'était naturellement déclarée l'aînée et prenait à cœur de protéger et conseiller Julie en toutes circonstances. Ce petit brin de femme d'un mètre vingt-trois, avec des yeux d'un vert perçant et une longue chevelure brune et raide, prenait la pose des stars arborant des jeans troués et des sweats col relevé, le sourire facile avec un léger pincement des lèvres, essayant par tous les moyens d'être la copie conforme de sa maman, mais sans maquillage... Papa détestait !

Amélie tranchait avec sa sœur Julie qui, elle, se fichait pas mal des m'as-tu-vu, préférait le naturel, fière d'être une fille Saulnier, et se moquait de sa tignasse auburn qui faisait retomber mèches et bouclettes en désordre le long de ses frêles épaules. Ses yeux d'un bleu intense interpellaient l'œil des autres et lui conférait une certaine empathie.

Karine esquissa un sourire en repensant au premier devoir de CE2 de Julie ; une poésie qu'elle avait fini par connaître par cœur elle aussi :

Après tout ce blanc vient le vert,  
Le printemps vient après l'hiver.  
Après le grand froid le soleil,  
Après la neige vient le nid,  
Après le noir vient le réveil,  
L'histoire n'est jamais finie.  
Après tout ce blanc vient le vert,  
Le printemps vient après l'hiver,



Et après la pluie le beau temps.

Amélie avait mis tellement d'entrain et d'énergie à faire assimiler ce poème à Julie, qu'elle en était devenue son despote.

— Julie, ça fait dix fois que je te le répète ! Après **le soleil** c'est **le nid**, et après **le nid** c'est **le réveil**, tu inverses les rimes, tu fais exprès ?

— Alors pourquoi après **vient le vert**, on dit **après l'hiver** ?

S'en était suivie une série de palabres, pas du tout du goût de Julie qui, en pleurs, se réfugia dans les bras de son papa qui venait de faire son entrée. Julie était plus sensible, moins mature qu'Amélie à son âge, jouant également de son titre de petite dernière, et vouant un amour fusionnel à son père, qui le lui rendait bien. Dès qu'il était présent, il n'y en avait que pour lui, plus aucun loisir, jeu, ou distraction ne pouvait la captiver autant que son père !

Karine se leva et marcha le long de ses grandes baies vitrées. Au loin dominait la mer : le golfe du Morbihan, site remarquable et classé, cher à Marc, qui avait jadis décrit ce lieu comme la première merveille du monde. C'est vrai qu'ils n'avaient pas beaucoup voyagé !

En bas le jardin en espaliers, toujours bien entretenu, avec sa haie champêtre et ses massifs soigneusement taillés, merci Thomas. Cette vue, cette maison, cette atmosphère... Karine n'en pouvait plus ! Six ans déjà ! Six ans d'attente, de faux espoirs, de rencontres inutiles, puis brusquement la raison qui reprend le dessus comme une force impénétrable, montrant une voie différente ceinturée d'une aura invitant au passage, un gué prometteur d'une vie meilleure.

Elle continua son inspection des lieux, comme si tout devait être prêt pour le retour de Marc ! Le salon d'une cinquantaine de mètres carrés encourageait au farniente, trois canapés en cuir blanc formaient un U devant la porte-fenêtre de trois mètres de long, ayant pour seul objectif la contemplation de l'océan. Les murs et autres tableaux n'avaient pas bougé en six ans, et le décor restait immuable.

Il était temps de s'apprêter, elle avait indiqué « une heure » au docteur Bernstein.

Karine passa près du miroir de l'entrée, et entama une autocritique d'elle-même. Le temps détestait les femmes, pensait-elle. Pourtant, force était de constater que sur elle le temps n'avait pas d'emprise ; quarante-quatre ans, un mètre soixante et onze, cinquante-six kilos, des proportions généreuses, un visage fin, quasiment pas de rides. Ses yeux verts paraissaient encore plus lumineux que d'habitude, et ses cheveux d'un noir absolu mettaient en valeur toute sa silhouette. Elle entreprit de changer sa robe noire, par un tailleur blanc, espérant gommer son anxiété par ce remaniement radical.

Son portable sonna, Karine se contorsionna pour attraper le combiné coincé sous la banquette. Le numéro affiché indiquait « Thomas ». Qu'allait-elle lui dire ?

— Allô ? Karine ?

— Oui...

— Écoute, je suis là dans une heure, je suis parti de Paris trop tard, et je ne m'attendais pas à cette circulation en partant à quatorze heures trente. Je suis à hauteur de Rennes et je pense être à la maison sur les coups de dix-sept heures trente, dix-huit heures... OK ?

— Euh... Thomas, il faut que je te dise... La clinique a appelé pour Marc. Je m'y rends maintenant. Bernstein m'attend...

— Quoi ? Il... il est décédé ?

— Non ! Il revient à lui...

À l'autre extrémité du sans fil, seul le vrombissement du moteur de la voiture de Thomas faisait écho dans l'appareil...

Karine continua :

— Écoute, je ne peux pas t'en dire plus, je suis moi-même chamboulé, on se voit tout à l'heure bises.

En raccrochant, Karine comprit que ce qu'elle croyait derrière elle était en train de ressurgir. Mais comment faire la part des choses ? Pendant seize ans, Marc avait fait partie intégrante de sa vie, leur ascension professionnelle, la naissance de leurs deux filles, cette maison. Tout allait trop bien. Le fantôme de sa famille passa... et maintenant ?

Ces trois dernières années, Thomas avait tout fait pour la faire revenir à elle, réapprendre à aimer, s'intéresser aux petites choses, lui faire découvrir d'autres plaisirs, même infimes. Il savait masquer ces moments de désespoir, créer des échappatoires, transformant un loup en chèvre, un noir en rose, une réponse en une question !

Rien ne prédestinait Thomas à être à ses côtés. Karine l'avait d'ailleurs exécré pendant plusieurs années. Plus jeune qu'elle de quatre ans, grand ami de Marc depuis plus de dix ans, ce grand enfant menait la vie de patachon, au jour le jour, comme disait Marc en plaisantant. Pas une semaine ne passait sans qu'il ne s'arrête au bureau de Marc, finissant très souvent la soirée à la maison. Doué naturellement de la parole, perspicace et efficace dans son métier de commercial, Thomas menait pourtant sa vie en autosuffisance. Il aimait à dépenser sans compter pour ses

amis, se mettant dans des situations critiques au niveau financier. Balayant d'un revers de main ces problèmes qui pour lui n'en étaient pas, il préférait faire un chèque en bois en vous invitant dans un grand restaurant plutôt que de rester béatement faire la causette devant une omelette... « Qu'importe, disait-il, demain sera un autre jour, une bonne commande de signée et hop ! » Ses pérégrinations, souvent accompagnées d'alcool de toutes sortes, n'étaient pas pour rassurer la Karine de l'époque ; Thomas avait choisi entre boire ou conduire ! Et même si Marc la rassurait en lui affirmant que celui-ci gardait constamment toute sa tête, elle le soupçonnait de se protéger derrière les facultés de Thomas à la conduite, se préservant lui-même des désagréments d'un contrôle de police inopiné !

Karine s'était toujours demandé pourquoi Thomas n'avait pas trouvé l'âme sœur, cherché à fonder une famille, acheté un bien. Ce beau gosse d'un mètre quatre-vingts, avec ses cheveux gominés et ses yeux bleus, sportif de surcroît malgré ses excès, avait tous les atouts pour séduire. Oh bien sûr, les quelques liaisons qu'il avait affichées paraissaient sérieuses au début, elles prêtaient surtout à rire après quelques semaines. L'intérêt de Thomas pour ces demoiselles paraissait contraint et dénué d'amour réel. Les amis d'abord et en avant toute ! Et puis stop ! Terminé le Thomas d'antan ! Du jour au lendemain, une métamorphose unique, un changement troublant, un autre homme !

L'accident de Marc l'avait affecté à un point inimaginable. Hagard, comme si la vie sans son ami n'avait plus d'intérêt, Thomas resta plusieurs mois caché, sans communiquer...

Lorsqu'il téléphona pour la première fois après ces événements, il s'invita, sous prétexte de rendre quelques documents oubliés par Marc ; elle découvrit un autre homme devant le seuil de sa porte. Son regard dégageait une émotion différente, sa voix était plus posée, ses paroles plus directes. Moins riant, on ressentait chez lui une détermination, comme une mission qu'il se serait fixée, à transposer son attention et son soutien à Karine. Méconnaissable et se cachant constamment derrière des lunettes noires, celle-ci demeurerait impassible, à peine captivée par les encouragements de Thomas à reprendre goût à son existence. Lutter pour qui ? Pourquoi ? Heureusement, ces médicaments neuroleptiques, quoi que l'on en dise, lui étaient d'un grand secours !

Leurs rencontres prirent petit à petit un rythme de croisière, jusqu'à devenir hebdomadaires, puis journalières... Karine n'en éprouvait pas de réconfort, plutôt un passe-temps, un répit à sa solitude. Elle se demanda cependant pourquoi Thomas passait tout ce temps avec elle. C'est vrai qu'il changeait ! Même ses propensions alcooliques s'amenuisaient ! Qu'espérait-il ?

Trois années passèrent, au cours desquelles leurs liens se resserrèrent : fraternelle au début, leur amitié devint plus intime, plus tendre et enfin plus passionnelle...

Machinalement, Karine bipa sa Toyota Prius. Pour rien ! Elle ne la verrouillait jamais à l'intérieur du garage. Bien qu'âgée de six ans et demi, cette auto tant souhaitée par Marc n'en conservait pas moins un aspect tendance, et au demeurant restait très économique. Malgré son attachement pour son Audi A3, Marc avait réussi, à grand renfort d'arguments écologiques, à lui faire admettre que cet achat correspondait mieux au monde d'aujourd'hui.

« On doit montrer l'exemple, ce n'est que le début, les motorisations hybrides sont l'avenir, et pensons aux rejets de CO<sub>2</sub> ! », prédisait-il.

Batterie chargée, La Toyota recula sans un bruit. Il fallait une vingtaine de minutes pour relier la clinique Océane de son domicile. Karine enclencha la marche avant et cogita.

Aurait-il toute sa tête ? Se souviendra-t-il ? Demandera-t-il à voir ses filles ? Au contact d'une larme, sa vue se brouilla. Et Thomas ? Comment expliquer ? Que faire ? Son excitation se muait en désarroi. Au fond d'elle-même, son instinct la contraignait à conserver ses valeurs morales et retrouver sa vie d'avant ! Sa vie d'avant, n'importe quoi !

Plus rien ne pouvait être comme avant ! Ses filles ! Sa société ! Comment justifier auprès de Marc que son usine n'existe plus... quatre années de travail parties en fumée. Une épopée qui cesse tragiquement : une belle histoire pourtant.

Il était précurseur, mais pas visionnaire ! Qui aurait pensé il y a dix ans que l'industrie photovoltaïque atteindrait des sommets avant de se dissoudre sous l'impulsion d'une autorité sans scrupules, d'un pouvoir exécutif sans envergure, d'un gouvernement confondant marche avant et marche arrière ; les mêmes qui hier promulguaient et encourageaient l'énergie verte, se transformaient aujourd'hui en fallacieux, en fourbes, n'ayant que faire des milliers d'entreprises à l'agonie ou en dépôt de bilan, jetant à la rue des milliers d'emplois. Heureusement, Marc n'avait pas assisté à ces complots.

Il avait lui-même dû convaincre banques et investisseurs avant de se lancer dans la bataille : fabriquer des panneaux photovoltaïques ! Quels en seraient les bénéfices à court terme ? Son business plan ressemblait

plus à une thèse qu'à une étude financière lorsqu'il l'avait conçu. Avec une mise de départ de cent trente mille euros sur la table, pour un ensemble estimé à deux millions d'euros, la partie paraissait difficile. Avant de prendre son envol, Marc « jeune cadre dynamique » avait su s'entourer des meilleurs fournisseurs français et étrangers. Ses partenaires lui faisaient une totale confiance et le soutenaient au-delà de ses espérances. À cette époque les banques lâchaient encore la bride aux projets industriels, et bien qu'il eût dû céder trente pour cent de ses parts, hypothéquer la maison et signer quelques cautions, son dessein prenait forme. Ah les banques... Un projet comme celui-ci, aujourd'hui, serait mort dans l'œuf... Ah les cancre ! Hautains et imbus de leur personne, ces banquiers qui n'en gardent que le nom, ne comprennent rien au monde présent, préférant spéculer sur ces marchés émergents que représentent le Brésil, l'Inde ou la Chine, gonflant les frais bancaires et agios, jusqu'à épuisement de l'individu, et se permettant de donner des leçons à leurs concitoyens... Calme-toi Karine !

Marc avait eu la chance de trouver un ancien bâtiment en zone industrielle de Vannes. Un local de huit cents mètres carrés désaffecté et propre, en location, dont le bail 3-6-9 autorisait un avenir serein pour un coût mensuel de trois mille euros. Pas la mer à boire !

Les machines en provenance d'Allemagne s'intégraient parfaitement aux lieux. Le personnel était partie prenante, fier de cette nouvelle industrie bretonne qui aurait bientôt sa place en France, et pourquoi pas en Europe. Marc avait d'ailleurs repéré et choisi un à un les quinze employés qui formeraient sa base de départ sur laquelle il comptait s'appuyer. Il n'était pas dupe, si le développement était là, sa mise initiale serait trop courte, il savait qu'il lui faudrait

agrandir ses locaux, et tripler son personnel d'ici trois ans, c'était le prix à payer pour mériter sa place !

L'assemblage des panneaux photovoltaïques méritait une attention soutenue. Les cellules de silicium, essentielles à la préparation des panneaux, étaient importées directement depuis la Chine. Helmut Krieg, le directeur achat que Marc avait « emprunté » au groupe Bosch, négociait sans relâche les approvisionnements en matières premières, jonglant habilement avec les encours bancaires à ne pas dépasser. Les éléments d'ossature en aluminium transitaient via le Portugal, après une extrusion spécifique définie et souhaitée par Marc. Les éléments électriques, connexions diverses et accessoires provenaient d'un groupe français. Une partie de l'équipe était affectée au montage, une autre aux essais et emballages. Le bureau d'étude de deux personnes coordonnait les différentes possibilités d'intégration des surfaces à installer. Dans un premier temps, le logiciel permettait des aménagements simples, mais dès que l'on passait à l'étape industrielle, seuls les calculs manuels de ses deux ingénieurs prévalaient...

Karine se remémorait tout ce temps, presque surprise de se souvenir de tant de détails. Il faut dire que Marc lui faisait un véritable résumé de son activité tous les soirs, il en avait besoin, comme un devoir d'école. Il avait horreur d'être pris au dépourvu ou dépassé par ses collègues. Pour ça, il était bien loti. Catherine sa secrétaire, était son véritable bras droit : bilingue, elle pouvait aussi bien converser avec la Chine, une minute après préparer des cafés, répondre au téléphone, négocier avec des fournisseurs des retards de paiement, lui prendre ses rendez-vous, l'informer sur l'état des comptes à l'heure H,



et le conseiller sur les décisions de fond. Marc avait eu le nez en l'embauchant !

Pourquoi toute cette circulation le vendredi après-midi ? Tout était bouché, les voitures passaient au compte-goutte ce giratoire de la route de Lorient... Cinq ans auparavant, Vannes ne se trouvait pas aussi engorgée. Nul doute que la région était prisée...

L'hôpital Chubert se trouvait encore à près d'un quart d'heure. En cette fin d'après-midi de mois de mars, le frais revenait très vite. Karine augmenta la climatisation ; un peu d'air chaud vint réchauffer l'atmosphère confinée du véhicule. C'était un peu plus loin qu'avait eu lieu l'accident, se dit-elle... Mais pourquoi Marc avait-il changé de voiture ?

\* \* \*

— Catherine, s'il vous plaît ! Téléphonez à Guillevic, inventez ce que vous voulez, mais surtout repoussez-moi ce rendez-vous... J'ai oublié le concours de mes filles. J'y vais, s'écria Marc.

— Pas de problème !

— Ah mouise ! Je n'ai plus d'essence dans la Lexus...

— Prenez la Mégane, elle a quatre places, elle est garée sous le préau ! répondit Catherine. Les clés sont dessus...

— OK, super ! Je reviens d'ici trois heures, trois heures et demie...

— Comme vous voulez, mais je ne serai plus là !

— Ah oui ? Alors très bon week-end, amusez-vous bien, et à lundi...

Marc se dirigea vers la Mégane, vérifia l'heure et se dit qu'il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait éviter la

colère de ses filles. Il appuya sur la touche « maison » de son téléphone et attendit.

— Allô ?

— Amélie ? C'est papa, j'arrive tout de suite, vous êtes prêtes ?

— Il y a au moins une demi-heure que l'on t'attend !

— Et maman ?

— Elle te l'a déjà dit, elle nous rejoint directement. Si ça continue, elle va y être avant nous...

— OK, je suis là dans cinq minutes...

On a beau appuyer sur l'accélérateur, on ressent plus de bruit que de vitesse dans cette auto, pensa Marc. Sans parler de la boîte mécanique ! C'est tout de même archaïque à notre époque... mais c'est vrai que c'est grisant ! Il arrivait dans l'allée. Amélie et Julie attendaient sur le perron en faisant la moue.

— Vous avez vos sacs, toutes vos affaires ?

— Bien sûr que non, on emmène des sacs vides ! répondit Amélie.

— Julie ! Ça va ma poule ? Tu as l'air toute triste !

— C'est Amélie qui m'a dit de ne pas sourire...

Marc pouffa de rire et vérifia le bon maintien des ceintures arrière. Le rehausseur de Julie se trouvait dans sa voiture personnelle, mais cela serait un comble de se faire arrêter.

« En prenant la sortie Ploeren, je pourrai reprendre par la voie rapide, et couper sur Vannes, se dit-il. À peine un quart d'heure pour arriver à la salle de danse, je n'y serai jamais ! De toute façon par le centre, je suis cuit, c'est la meilleure solution ». Il enclencha la première et cala. Vive la boîte auto !

Le concours rythmique se situait dans l'école « Laurence Autret » près de l'hôpital Chubert. Ses filles y

étaient inscrites depuis maintenant trois ans. Julie avait des prédispositions d'après mademoiselle Marceau, qui lui entrevoyait de très belles années dans cette activité. Bien que volontaire, Amélie était plus raide que sa sœur, mais défendait très fièrement ses chorégraphies.

En tournant sur la D127, Marc accéléra inconsciemment. La Mégane affichait cent quinze kilomètres à l'heure : le bruit intérieur donnait tort au compteur. Ce fracas accentuait l'impression de rouler à plus de cent cinquante ! Un engin agricole prenait forme à quelques centaines de mètres devant, et sa vitesse ne paraissait pas adaptée. Marc mesura la distance instinctivement et rétrograda en quatrième afin d'envisager un dépassement ; la sonorité ambiante redoubla ! Cette portion de route restant droite jusqu'à l'embranchement de la rue de Cornizan, doubler serait un jeu d'enfant. À l'arrière, Amélie et Julie s'accordaient sur le choix de lecture d'un article d'une vieille revue technique, trouvée dans le siège passager. Rien en face, Marc déborda la ligne médiane annonçant une intersection à trois cents mètres, et pressa l'accélérateur.

Brusquement, le tracteur pour une raison inconnue se déplaça vers le côté gauche, préparant sans doute son entrée dans la rue de Cornizan. Hébété, Marc écrasa la pédale de frein. La voiture pourtant dotée d'ABS commença à tanguer, puis sous-vira. À droite... à gauche... malgré ses efforts pour essayer de redresser l'auto, le fossé arrivait trop vite ! La roue avant droite mordit la première l'accotement, propulsant la Renault dans les champs alentours. La voiture effectua plusieurs tonneaux, et s'immobilisa quelques centaines de mètres plus loin.

« J'espère que Karine ne va pas s'impatienter », songea Marc.



## CHAPITRE 2

Marc regardait par la fenêtre de son bureau surplombant l'atelier de montage. Les équipes s'activaient : une commande de près de huit cents panneaux devait être livrée avant la fin de la semaine. La luminosité, apportée par les châssis dominant le bâtiment en partie haute, inondait les zones de travail. Deux des trois portes sectionnelles situées en pignon faisaient apparaître le cul des poids lourds positionnés parfaitement de niveau sur le quai d'appontement. Éric et Frédéric étaient intransigeants dans leur rôle. Ils suivaient à la lettre la charte de la société sur leurs fonctions respectives et avaient en charge toute la partie contrôle avant emballage, préparation, fret et réception marchandises. Ils coordonnaient aussi bien la répartition de la production à venir, que celle déjà exécutée prête à la cargaison dont ils étaient responsables, jusqu'à leur parfait chargement.

Sur la droite de l'atelier, le bureau d'étude de vingt mètres carrés était en liaison directe avec la fabrication, séparée par des cloisons vitrées phoniques et coupe-feu. Kevin et Steven s'affairaient à leurs postes respectifs, contrôlant et commentant les commandes en cours et à venir. La production n'était pas en reste et tournait à plein

régime. Un automate alignait et soudait les cellules fraîchement arrivées, un second les déposait sur une plaque de verre et les précollait avant leurs passages au laminoir. Plus loin une autre équipe fixait ces éléments sur les ossatures aluminium, par l'entremise d'un robot assurant le montage panneau, cadre, connectique. Restait le passage en salle de test, qui calibrerait et étiquetterait un par un ces futurs faiseurs d'énergie.

Marc promenait un regard jouissif sur ces déroulements. L'aboutissement de son rêve se profilait et sa détermination payait. La belle vie était en ligne de mire, et cette année 2007 se révélait bien engagée. Il s'installa devant son ordinateur, l'horloge indiquait onze heures vingt.

La pièce qu'il s'était octroyée pour faire office de bureau mesurait quarante mètres carrés, les objets meublants n'étaient pas légion, et à part le grand plan de travail sur lequel s'entassaient PC, imprimantes, dossiers, et divers accessoires administratifs, seul un petit canapé deux places accompagné de deux fauteuils en cuir noir trônaient au milieu de la salle. Quelques cadres montraient habilement la fabrication photovoltaïque, donnant à ces lieux un caractère industriel. L'insonorisation n'était pas excellente et la cloison délimitant l'espace de Marc de celui d'Helmut Krieg n'atténuait que très peu les conversations de ce dernier.

Sa ligne sonna...

— Marc ? questionna Catherine.

— Oui.

— M. Thomas est là !

— Déjà ! OK, dites-lui d'entrer, il connaît la maison !

La porte s'ouvrit et Thomas fit son apparition, arborant un sourire éclatant.

— Comment ça va mon Marco ! pouffa-t-il.

— Aah, Masss !

Les Italiens ont de la difficulté à prononcer « Thomas », ils formulent « Thomasss »... Marc avait joué de cette appellation lors d'un voyage professionnel dans la région de Milan pour la transformer en « Masss » quelque temps plus tard.

— Onze heures cinquante, tu as déjà débauché ? Ah, vous êtes pénards vous les commerciaux ! plaisanta Marc.

— Oh là là... Ça y est, il a sa tête de cochon ! Le Monsieur cent mille volts ! entonna Thomas, et il enchaîna : bon ! Comment vont les affaires ?

— Pas mal ! J'ai connu pire. Pour être franc, je crois que je suis sur la pente ascendante mon petit père !

— Ah, oui ?

— Je suis sur le point de remporter un contrat de plus de mille cinq cents panneaux, Helmut s'active en coulisse, on a une présentation tous les deux mardi prochain. Ça sent bon, ça sent bon...

— C'est « good » ça... Remarque, tu me disais l'inverse, je ne te croyais pas !

— Ah bon ?

— Et le Porsche Cayenne garé sous le préau, il est à Catherine ?

— Arrête tes simagrées... C'est la première voiture que j'achète neuve...

— Sans parler de la Toyota de Karine !

— Si tu es venu pour me faire une leçon de morale, laisse tomber !

— Mais non mon Marco, tu peux, tant mieux ! On boit un coup ?

— Ah, voilà le vrai Masss !

Marc s'était aménagé un petit frigo top sous son bureau. Les bouteilles d'eau pétillantes le désaltéraient énormément, mais il avait toujours une bouteille de Jack Daniels de côté : dédiée uniquement aux amis de fin de semaine ou à Thomas. Il est vrai que l'on était jeudi !

— Merde ! Plus de glace, constata Marc.

— C'est pas grave, ça va le faire...

— Au fait ? Karine est chez sa mère avec les filles depuis hier jusqu'à dimanche. Je pense faire un petit tour de bateau ce week-end, ça te dit ?

— Pas qu'un peu mon neveu ! Une seule condition ! On se fait une bouffe le soir.

— Oui, ça peut se faire. Je dirais même que si l'on était intelligent, on envisagerait un golf un matin..., suggéra Marc.

— En voilà un plan intéressant ! Et les filles ? Comment vont-elles ?

— Bien ! Amélie bosse dur à l'école, je dois dire qu'elle m'étonne. Elle est proche d'une moyenne de 18. Julie est plus cool, mais je la sens revancharde de sa sœur, et puis elle est adorable !

— Karine ?

— Entre deux eaux ! Elle a tendance à me reprocher mes horaires, que je ne vois pas grandir les filles, toujours le même tintouin. C'est vrai qu'il faut que je fasse des efforts, mais comme je lui dis : on n'a rien sans rien !

— Où veux-tu manger ? Sur le port ? proposa Marc.

— Bonne idée ! Mais rapide, j'ai rendez-vous à quatorze heures trente.

Helmut entra subitement. Gêné, il sollicita Marc.

— Excuse-moi Marc... Mais j'ai un souci avec Mégawatt. Henri vient de m'appeler en douce... Il me signale une



différence de trois pour cent contre nous... J'ai revu les tarifs, difficile de faire mieux !

— Ça, c'est moi qui décide, Helmut. Tu t'alignes et surenchéris à moins quatre points. Je veux ce dossier ! reprit Marc.

— Helmut ! Explique-moi. Tu es commercial ou acheteur dans cette boutique ? s'enquit Thomas.

— Concilier les deux, c'est loin de tes possibilités, hein Thomas ? se moqua Helmut.

Ces deux-là ne s'appréciaient pas vraiment. Helmut n'avait jamais compris ce que Marc trouvait d'intéressant à Thomas.

Bien qu'il faille compter un petit quart d'heure pour y arriver, le port de Vannes se prêtait à la contemplation. La mer remontait entre les rives gauche et droite, formant une rade où voiliers et hors-bords laissaient l'imaginaire naviguer. Les restaurants sur le pourtour invitaient à la détente, et la vieille ville apparaissait sous l'autorité de la porte saint Vincent, incrustée de ses deux lévriers de granit, en souvenir d'une lointaine offrande au roi François 1<sup>er</sup>. Le parking souterrain était en construction côté rive droite, il paraissait bien pensé et désengorgerait certainement les stationnements pris d'assaut à proximité. Marc alla se garer sur ce qui servait de parcage en attendant.

La terrasse extérieure du restaurant « l'Atlantique » s'imprégnait de l'atmosphère des proches rues piétonnes et répercutait la cacophonie des automobiles circulant alentour. Ils prirent place au centre, et commandèrent deux filets de saint-pierre rôtis.

— Je vais te faire découvrir une nouvelle ligne pour le bar, tu vas m'en dire des nouvelles ! révéla Marc.

— Qu'a-t-elle de plus que la palangrotte ?

— C'est là que tout se joue. Il va falloir t'habituer à la canne et au moulinet.

— Bof. Des vrais touristes quoi ! railla Thomas.

— Attends demain. Au fait : démarrage à quatorze heures trente.

— Eh, mais je bosse demain !

— Depuis quand commences-tu le vendredi après-midi ?

La conversation frôlait le dialogue de haut niveau ! Ils se séparèrent et vaquèrent à leurs occupations respectives.

\* \* \*

Quatorze heures quinze : « mais qu'est-ce qu'il fout ? » pensa Marc.

Le petit port d'Arradon était unique. Pittoresque, il donnait cette impression de se sentir libre, et offrait une vue à couper le souffle. En un regard, on s'imaginait plus proche des côtes antillaises que de celles du Morbihan. À travers les îlots épars situés devant la baie, naviguaient les bateaux, petits et grands, quelques voiles colorées ajoutant encore plus de cachet au décor.

La glacière, la bassine, les deux cannes, les amorces, la nourrice avec le plein, tout paraissait complet. Marc fit les contrôles d'usage, et tourna la clé de contact. Les cent cinquante chevaux Yamaha démarrèrent au quart de tour. Les 6,05 m du Jeanneau cap Camarat suffisaient amplement à la pêche et à la promenade dans le golfe, et même jusqu'à l'île de Houat ou Belle-Île, mais plutôt par belle mer.

Les appontements réagissaient en fonction de la marée, et accordaient un accès quasi permanent à l'année. Les préparatifs de départ s'en trouvaient facilités par une approche aisée d'un véhicule au plus près.

Ah le voilà ! Thomas traversait les pontons latéraux, affichant sa décontraction légendaire.

— Que va-t-on faire de tout notre poisson ? interrogea-t-il.

— Ouais... Viens donc m'aider ! Tu installes les cannes dans ces supports, je t'ai préparé les lignes et les bières sont au frais, je mets les coussins, le taud et vogue qui peut !

— Ça marche !

En cet après-midi de juin, le soleil à peine voilé caressait déjà chaudement une mer presque lisse. La réverbération gênait, et les lunettes solaires n'étaient pas un luxe. Le hors-bord amorça une courbe et prit la direction de l'îlot de Lern. Les courants entre celui-ci et l'île d'Arz étaient particulièrement généreux. Marc avait sélectionné cet endroit avec précision depuis sa prise record de sept daurades et six bars, en une seule après-midi !

— Tu laisses couler doucement dans le remous, tu desserres le moulinet, ne tends pas ton fil. Maintenant tu ramènes en donnant des à-coups, pas trop vite ! Travaille avec le bateau, adapte la vitesse de ton poignet, c'est ça, c'est ça...

— Oooh ! J'ai une touche, regarde là, ça tape ! clama Thomas.

— Ferre ! Accroche-le, maintenant rembobine, tu l'as. Bravissimo Masss... Un bar et un beau, sans jeux de mots !

— Faut fêter ça !

Quoi de plus intense que la pêche, songeait Marc. Trois sorties, et à chaque fois du soleil, du poisson, des amis, aucun souci ; que puis-je demander d'autre ? Pourquoi tout se passe-t-il si bien en ce moment ? Il faut que je touche du bois. Il caressa nonchalamment le bastingage en teck.

Thomas s'attaquait aux canettes de bière. La moitié de la première se vida sur les trois pauvres carnassiers qui se débattaient dans la bassine...

— À la tienne mon Marco !

— Yer mat, Masss.

— Vers quelle heure rentre-t-on ?

— Dix-sept heures, dix-sept heures trente plus ou moins, ça te va ?

— OK.

Le lavage à l'eau douce de la coque extérieure et intérieure demeurait obligatoire. Marc s'activait. Thomas faisait des aller-retour jusqu'au Porsche Cayenne et entassait pêle-mêle les ustensiles utilisés dans l'après-midi. Le rangement n'était pas son truc, on s'en rendait bien compte en contemplant le coffre du véhicule !

— Maintenant c'est quartier libre. Je te propose une petite douche à la maison, un apéro, et si tu es sage, je t'emmène au K19, proposa Marc.

— C'est quoi ce K19 ?

— Un restau dans le centre, super sympa. Les patrons sont cool, et ils te sortent des plats de derrière les fagots, je ne te dis pas !

— Je meurs d'impatience.

L'imposant portail automatique s'ouvrit et la voiture, sans bruit, s'engouffra dans l'allée gravillonnée jusqu'au perron. Les haies sur le pourtour du terrain s'alignaient admirablement, et le golfe se révélait au loin. Quel site ! Et quelle chance d'avoir trouvé cette demeure, se disait Marc. La probabilité de dénicher un tel endroit entre Arradon et Baden, devant la mer pour moins de cinq cent mille euros, devait être proche du zéro !

Pimpants et fraîchement rasés, ils entamèrent une analyse de l'horizon. Le soleil couchant ocrail légèrement

la vue, et laissait place au féérique, créant des ondulations multicolores sur l'océan. La « bossa-nova » transmise depuis le système audio Bose contribuait à cette détente providentielle.

— Un ou deux glaçons ? sollicita Marc.

— Deux. C'est la pointe de l'Île-aux-Moines à gauche au fond ?

— Oui.

« Filoute » fit son entrée. Pattes de velours, la chatte de Karine avançait précautionneusement, se méfiant d'une réaction impromptue des deux protagonistes assis sur les divans.

— Alors, la filoute, ça bricole ? s'amusa Thomas.

— Quelle vie de chat mon pauvre Bobby, toujours à quatre pattes ! reprit Marc, imitant la voix du chat de « Titi et Gros Minet ».

Ils s'esclaffèrent bêtement tandis que le félin s'éloignait, à peine réceptif à leurs vociférations. La bouteille de whisky devenait plus légère, et les conversations s'enchaînaient, passant du travail aux loisirs, de la côte atlantique à l'archipel des Maldives...

— Tu me laisses conduire mon Marco ? tenta Thomas.

— Elle est toute neuve, et puis c'est une boîte auto, t'as pas l'habitude... Bon OK, mais tu fais attention, hein ?

La Porsche en main, Thomas tenait le volant avec un sentiment de puissance virile, un léger rictus aux lèvres. Il trouva par chance une place juste à côté du restaurant. L'atmosphère intérieure de celui-ci était à peine feutrée et la patronne vint les accueillir.

La table satisfaisait aux critères de sélection de Marc. Ils débutèrent par un américano, plus adéquat aux yeux de Thomas, qui questionna :

— Mais pourquoi n'investis-tu pas dans un club régional, regarde le rugby ici, il commence à faire parler de lui ! Le foot ne t'amènera rien, on n'est pas à Marseille ou à Lyon. Tu me dis qu'il te faut une dimension nationale, parce que tes clients sont nationaux, et alors ? Fais-les venir ici. Et pourquoi pas la voile ? Là, tu ferais des heureux ! Organise des régates. Imagine un chaland de Clermont-Ferrand, il ne va pas faire la fine bouche longtemps.

— Oui, tu as raison, peut-être que je veux grossir l'usine trop vite. Le coup de la voile me plaît bien, sauf l'hiver...

— De toute façon, tu ne vas pas organiser des sorties bateaux tous les jours. Gardes-en sous le pied !

La serveuse posait délicatement les assiettes rectangulaires sur la table. Ils avaient tous les deux choisi le foie gras de canard maison. Le verre de Gewurztraminer vieille récolte était frais à souhait. La conférence pouvait continuer.

— Tu as entendu Sarko ? Il ne dit pas de mauvaises choses sur le photovoltaïque. Il a clairement annoncé qu'il soutiendrait la filière des années encore. Et ça mon petit père c'est bon pour moi ! gloussa Marc.

— Méfie-toi des politiques. Un jour bleu, un autre rouge, ne compte que sur toi mon Marco !

— D'un autre côté, si tu ne fais jamais confiance, tu deviens parano, tu n'avances pas !

— Oui, peut-être. Mais la place est bonne, et que ce soit à droite ou à gauche, les promesses d'un jour ne sont jamais celles du lendemain ! Regarde Mitterrand, il en a fait des promesses de gauche, pourtant c'était sûrement le président le plus à droite que l'on ait eu !

— Arrête tes balivernes ! Tu vas bientôt me dire que les communistes sont les plus grands démocrates à venir !

— Pas jusque-là ! Mais quand tu lis l'idéal communiste, la base n'est pas si inintéressante. Imagine ! Le partage, le respect de son prochain, les inégalités proches de zéro, le savoir pour tous, le...

Marc riait de bon cœur, il enchaîna :

— Tu pars vraiment en vrille, mon petit Masss. Staline va certainement se retourner dans sa tombe ! Tu n'as rien compris, regarde-toi. Tu es sans doute le plus grand profiteur du système actuel. Tu envies le luxe, tu vis comme un coq en pâte, tes costards brillent de mille feux, arrête, arrête !

— Mais non, tu ne me laisses pas finir. Je ne dis pas que c'est mon rêve, j'explique simplement que sur le papier cela paraît magnifique, à un détail près ! On omet de préciser que l'homme est un loup pour l'homme. Dans sa nature profonde, l'homme ne veut pas partager, sa jalousie n'a pas d'égal, son désir de puissance prend le dessus à chaque instant : voilà pourquoi cette idée ne peut fonctionner.

— Quelle tirade ! Bois plus souvent !

Le patron disposait les assiettes du plat principal, « Saint-Jacques au boudin noir ». Il interpella Marc :

— Je vous ai mis une Saint-Jacques en plus, vous m'en direz des nouvelles.

— C'est sympa. Comment vont les affaires ? répondit Marc.

— Je suis surpris. Auparavant, le soir, on organisait vingt à trente couverts, mais depuis quelque temps on est plus près des quarante...

— C'est un juste retour des choses. Tu fais de la qualité, ça se sait !

— Et vous Monsieur Saulnier ? Les affaires ?

— À la hauteur des bouteilles de vin que je te commande !

La bouteille de Margaux choisie par Marc n'allait pas spécialement avec le mets, mais qu'importe, il raffolait trop des grands crus ! Ils dissertèrent encore, et commandèrent un café, sautant le dessert.

— Un petit digestif mon Marco ?

— Plutôt en ville, je connais un pub irlandais dans le centre, sympa et bonne ambiance.

— OK, ça, c'est ta partie, moi je paie le repas.

— Ah non ! Je t'invite, j'assume ! Et c'est non négociable.

Le Cayenne avançait tranquillement dans les rues de la ville. La distance n'était pas importante, mais les effets de l'alcool commençaient à se faire sentir. Marc cria :

— Mais fais gaffe, on est bientôt rendu dans le trottoir ! Tu déconnes ou quoi ?

— Ne panique pas... All is under control !

— Contrôle, contrôle... Je m'en méfie de ton contrôle !

Le pub était bondé. Ils se frayèrent un passage dans la populace locale. Un espace de quatre-vingts centimètres se libérait en bout de bar, Thomas se l'appropriait d'office, prêt à en découdre avec le moindre gêneur ! Le brouhaha des consommateurs se mêlait aux sons d'un étrange folklore, s'apparentant à une cadence plus ou moins irlandaise ! L'odeur n'était pas en reste et mieux valait ne pas y penser ! Ils s'imposèrent une double menthe pastille, plus acceptable à cette heure tardive...

— On parle de chômage, mais ça n'empêche pas les gens de sortir, a priori, argumenta Thomas.

— Ouais !

— Tu as vu le petit groupe là-bas ? Pas mal la petite brune !



— Ah le voilà, mon Masss ! Tout debout sur les pédales, tu dessoûles vite mon cochon !

— Laisse tomber, ça ne m'intéresse pas ! Tout de même, les gens consomment, regarde les bouteilles sur les tables !

— D'un autre côté, on ne peut pas les blâmer ; avec un gouvernement qui prône les interdits, qui nous isole dans des carcans, quelques échappatoires sont nécessaires, non ?

— T'as vraiment raison, à la santé des chômeurs ! répondit Thomas en trinquant, et il rajouta : Remarque ! Je rigole, mais j'ai l'impression que mon tour arrive.

— Comment ça ?

— Ça va dégraisser à la boîte. Ça ne m'étonnerait pas que je sois dans le prochain wagon !

— Pourquoi ne me dis-tu ça que maintenant ? Je croyais que tout allait bien !

— Tout va bien de mon côté ! Seulement les marges sont trop basses. Le manque de clients, les marchés étrangers qui empiètent de plus en plus sur nos plates-bandes, les charges qui augmentent et les nouvelles normes qui nous obligent à augmenter nos tarifs, ça fait un paquet non ? On va encore parler du patronat qui s'en met plein les fouilles, mais c'est des conneries ! Au CAC 40 peut-être, mais une petite entité comme nous, c'est plein pot et à bientôt !

Marc en profitait pour quémander un autre verre, cherchant désespérément à intercepter l'œil du patron. Il rajouta :

— Ça m'embête, je ne sais que dire. Ah, si seulement j'avais une baguette magique !

— Alors, il te faudrait une grosse baguette ! Faire disparaître cinq millions de chômeurs ! Quelle bonne blague ! Par contre, il y a des choses que je ne comprends pas !

— Lesquelles ?

— Je suis sans doute terre-à-terre, mais quand on observe le nombre de demandeurs d'emploi, pourquoi ne pas imaginer un contrat gratuit pour les entreprises ?

— Comment ça ?

— Bah... Je ne sais pas, mais, imaginons que je propose à une société de prendre un inactif pendant six mois gratuitement. En contrepartie et au bout de cette période, cette compagnie s'engage à lui faire un contrat à durée indéterminée sur un minimum de douze mois, reconductible sur vingt-quatre mois puis ad vitam aeternam. La boîte en question aura tout le temps de tester puis former l'individu lambda ! Et...

— Oh, tu me fatigues ! Faire des thèses à une heure trente du matin ! Si tu veux bien, on en discute demain. À ce propos, j'ai réservé un golf à Baden pour dix heures trente : mais je n'ai validé qu'un neuf trous...

— Ça ira.

Peu de monde sur les routes à cette heure, pensa Marc. Passager, il avait confié une nouvelle fois le volant à Thomas qui demeurerait très prudent, et respectait les limitations de vitesse au pied de la lettre. Rien à faire d'autre, il ressassait la théorie du plein emploi...

— Si je comprends bien, j'embauche un mec six mois gratuitement et je lui fais un contrat à la suite de douze mois. Après ce semestre, je suis de nouveau éligible pour le recrutement d'un nouveau prétendant, puis six mois après encore un autre et ainsi de suite, c'est ça ?

— Ah, mon Marco ! Je t'intéresse finalement... Tu me fais rire ! Tu te rends compte qu'uniquement dans le bâtiment, il y a près de trois cent quarante mille sociétés. Si celles-ci souhaitent employer comme toi trois salariés

sur dix-huit mois, cela nous fait un million de chômeurs en moins ! Et je ne te parle pas des grands groupes...

— Ouais ! Il y a sûrement anguille sous roche ! Si c'est aussi facile, pourquoi nos amis d'en haut n'y ont-ils pas pensé ? Rajoutons aussi le fait qu'il va falloir penser au financement des chômeurs par les caisses concernées. Six mois de carence par un million, ça fait un paquet à mettre sur la table !

— Si c'est le prix à payer pour un avenir plus serein, ça se calcule !

La nuit passa relativement vite. Marc était le premier levé, il prépara des toasts grillés accompagnés d'une confiture à la fraise. Par la fenêtre de la cuisine, il scruta le ciel : belle journée en perspective, se dit-il. Thomas demanda un Efferalgan.

— J'ai des piverts dans le crâne, grimaça-t-il.

— L'air est vivifiant à Baden, cela va te faire du bien.

— Peut-être...

Le matériel de golf de Thomas était plutôt rudimentaire. Il se composait d'un ensemble Titleist avec un fer 7, un fer 9, un pitch, un Sand wedge, un putter et un vieux bois 3 de chez Wilson, le tout avec manche acier. Le sac à porter soutenant ces clubs semblait sorti d'un autre âge, mais cela ne l'empêchait pas de jouer entre 8 et 10... Marc avait investi dans une série Ping avec manche graphite il y a quelques mois. Il améliorait son score de semaine en semaine pour se positionner plus près des 12 que ses anciens handicaps de 18 ou 20... Il disposa lui-même tout l'équipement dans le coffre de l'auto et prit d'autorité la place du conducteur. « Beau temps, belle mer » commenta-t-il.

— Ça va, pas trop de monde et personne devant nous... On va pouvoir s'éclater Masss.

— Bonne partie, mon Marco.

Le parcours était bien entretenu et magnifiquement boisé. Quelques trous situés en bordure de la rivière d'Auray incitaient à la méditation, le golfe du Morbihan serpentait jusqu'ici et offrait des vues sensationnelles...

Le trou n°1 avec ses trois cent quarante-sept mètres semblait simple... un petit Par 4. Attention toutefois à ne pas céder à la facilité ! Thomas décocha un premier coup de bois 3, envoyant sa balle à plus de deux cent cinquante mètres, Marc le félicita. Son Driver en mains, celui-ci prenait tout le temps nécessaire pour aligner le drapeau. Il serra son Grip, mais pas trop, prit ses appuis en fléchissant très légèrement les genoux, et garda l'œil rivé sur la balle, il n'avait aucune intention de déroger à cette règle d'or : ne jamais quitter la balle des yeux ! Son swing s'était amélioré depuis deux ans, pensait Thomas, il devenait moins raide... La sphère quitta son tee, et prit une direction similaire avant de stopper à moins de vingt mètres de celle de Thomas. Bien mon Marco ! reprit-il. Ils marchaient hâtivement et se rapprochaient du lieu d'atterrissage de leurs projectiles... Marc avait opté pour un chariot manuel, Thomas préférait porter. Marc joua le premier. Fer 9 en mains, il envoya le colis à mi-hauteur, à la manière d'une balle roulée ; celle-ci continua sa course sur plus de trente mètres après son contact avec le sol, pour se stationner à environ quatre mètres du drapeau ! Il grimaça. Pitch en mains, Thomas analysa et mémorisa la distance : à peine cent mètres... Le fer leva très haut le globe de quarante-trois millimètres qui retomba net sur le green, s'immobilisant presque sur lui-même ! Trente centimètres séparaient le trou de la balle ! Chapeau, lança Marc, tu es en route pour un Birdie ! Effectivement, c'est ce qu'il fit, Marc se contentant d'un Par.

Le reste de la partie se passa sur le même rythme. Le soleil approchait de son zénith et les polos commençaient à faire éponge, emprisonnant les sueurs généreuses dues aux excès de la veille... Ils concouraient depuis une heure trente, et finissaient le trou n°9. Thomas putta, à près de cinq mètres du trou. Il dépassa légèrement la cavité de cent huit millimètres, et se positionna à moins de trente centimètres ; dommage, se dit-il, et premier Bogey ! Marc jouait pour le Par. Il avait moins d'un mètre à parcourir. La balle alla se loger directement dans le trou. Yessss ! cria-t-il, laissant retomber un poing vengeur...

— Merci et bravo Masss ! 4 sur le parcours, c'est beau ! Mais je ne suis pas mécontent de mon jeu : 6 pour moi c'est good !

— Tu as mieux appréhendé les trois derniers trous. Tu es en progrès. Je pense que tes clubs te vont bien, continue mon Marco. En vérité je perds le contrôle sur le dernier, autrement je score à 3 !

— On boit un demi au bar ?

— OK. Après tu me ramènes à ton entreprise, n'oublies pas que j'ai laissé ma voiture sous le préau ! Je me fais une douche et je pars directement sur Paris.

— Tu as rendez-vous là-bas dès demain ?

— Rendez-vous mensuel avec les boss...

— OK. Il vaut mieux être en forme alors. Moi je vais chercher Karine à la gare vers dix-sept heures.

— Dis-lui bonjour...

Marc refermait le coffre, tout le matériel ayant trouvé sa juste place. Il s'installa au volant, mit la climatisation en route et se délecta de cet air frais bienvenu... Il se dirigea vers la bretelle de sortie et entreprit de récupérer le périphérique de Vannes. La Porsche ronflait et la sonorité sourde du V8 emplissait l'intérieur. Il se dirigeait vers la

D127 en direction de Ploeren lorsqu'un tracteur fit son apparition juste après la courbe de la rue de Cornizan. Rien en face : il accéléra et doubla l'engin agricole à vive allure, non sans avoir au préalable klaxonné, empêchant le chauffeur d'envisager une manœuvre impromptue.

— Quelle pêche ! tonna Thomas.

Ils arrivaient sur la quatre voies. Le véhicule bondit sous l'impulsion de la pédale d'accélérateur qu'écrasait Marc. Il s'engagea sur la voie de gauche, doubla une file de voitures coincées les unes derrière les autres, la première donnant sans doute le tempo aux suiveurs qui respectaient en tous points sa vitesse de quatre-vingt-huit kilomètres-heure ! Alors que Marc arrivait en milieu de file, une Clio entreprit elle aussi un dépassement... Oubliant les règles de base apprises dans le Code de la route, le conducteur du dimanche ne pensa même pas à vérifier dans son rétroviseur l'arrivée du Porsche Cayenne : il ne comprit pas non plus ce qui lui arrivait...

Marc écrasait la pédale de frein de toutes ses forces. Thomas criait, se protégeant d'un futur impact en tenant ses bras devant lui, comme pour éviter au pare-brise de rentrer en contact avec sa tête... La Porsche, malgré l'apport de tous les systèmes de sécurité possibles, tangua, entra en collision d'abord avec la barrière de protection centrale, puis fut rejetée sur la Clio qui explosa sous le choc. Le Cayenne amorça alors une série de tonneaux qui rendirent le véhicule méconnaissable.

Marc se demanda s'il lui restait des constats amiables d'accident dans la boîte à gants...

## CHAPITRE 3

Le docteur Samuel Bernstein observait le ciel grisâtre à travers la fenêtre de son bureau. Songeur, il se remémorait l'appel de l'infirmière lors du réveil de Marc Saulnier. Il n'aurait rien misé sur une sortie de coma de son patient. Cela l'intriguait au plus haut point. Jamais en près de trente ans de carrière, il n'avait connu de cas similaire. Il le savait, il était très rare qu'un état comateux persiste au-delà de quatre semaines : si les patients n'ont pas repris conscience, ils évoluent vers un état neurovégétatif ! On considère même que l'état est végétatif permanent si l'on constate que le malade n'a plus aucune conscience de lui-même, qu'il a perdu toute forme de langage ou d'expression, qu'il souffre d'incontinence fécale ou urinaire. Certains clignements oculaires sont parfois observés, mais ils restent des réflexes... et n'étaient-ce les assurances qui garantissaient le financement des soins, Bernstein aurait déjà débranché Marc...

L'hôpital n'était pas pourvu d'unités de soins spécifiques pour les malades « à guérison longue ». Sur l'insistance de Karine Saulnier et de ses assurances, une salle de soins palliatifs avait été créée dans une aile du bâtiment. Marc fut le premier à y être admis.

Dès le début, Karine ressentit un sentiment d'espérance mêlée de foi à l'endroit de Samuel Bernstein. Mais celui-ci s'estompa peu à peu au fil du temps. Bernstein ne mâchait pas ses mots, il appelait un chat un chat, et ne souhaitait pas donner de faux espoirs à Karine. Néanmoins, il demeurait professionnel et laissait toujours une place au doute... Il repensa à l'admission de Marc et de ses deux filles, six ans plus tôt...

Trois ambulances, trois corps, un seul cœur battait... Endurci et accoutumé aux corps meurtris depuis de longues années, il ne pouvait cependant s'habituer aux décès d'enfants. Toute sa rage et son désespoir fusionnaient dans ces instants-là ! On n'a pas le droit de survivre à ses enfants !

Les premières semaines sont essentielles : le patient vit sa crise de démence quotidienne en faisant le deuil de sa vie d'avant. Les pleurs succèdent aux rires, et il est absolument indispensable de l'entourer, de le rassurer, et de converser : les neuroleptiques et autres antidépresseurs font le reste...

Karine était forte et Bernstein s'aperçut vite de sa vitalité. Elle lui posait mille questions par jour... abordant des thèmes difficiles à explorer : qu'y a-t-il après la mort, combien de temps faudra-t-il à Marc pour s'éveiller, ses enfants la regardaient-elle, etc. Malgré la présence de très grands psychologues, elle ne se confiait qu'à Bernstein !

Pensif, son parcours ressurgit... Neurochirurgien réputé, ancien interne des hôpitaux de Paris, il avait débarqué en France il y a trente ans de sa terre natale, les États-Unis. Parfaitement bilingue, sa mère étant française, il n'avait eu aucun mal à s'accommoder des habitudes parisiennes. C'est elle qui l'avait décidé à venir s'installer en France : « on pourra se voir trois ou quatre fois par an,



j'irai avec ton père »... Son père était responsable commercial d'un laboratoire pharmaceutique nationalement reconnu aux États-Unis. Les échanges commerciaux avec l'Europe étaient sous son contrôle, et c'est de façon presque naturelle qu'il se retrouva propulsé comme interne à l'hôpital américain de paris. « Quatre années riches ! », pensa-t-il.

Cet hôpital devait lui servir de tremplin, son idée n'était que d'y passer quelques mois... Le plus jeune interne de cet endroit, c'était lui. Ses débuts furent difficiles, on aurait même pu le traiter de « bizut », tant le personnel en place paraissait vieillissant. C'était une grande tradition de cet établissement, que de recruter des seniors, mais pas les moindres ! La plupart des médecins et professeurs étaient internationalement reconnus par leurs pairs, et leurs domaines de compétences dépassaient largement les frontières françaises. Un seul mot d'ordre : être aux petits soins pour ses hôtes ! Oui, on pouvait les nommer comme ça...

Financé par des milliers de donateurs, l'établissement était, à la base, une organisation à but non lucratif. À son origine, il était destiné aux ressortissants américains résidant en France, et quels que soient leurs revenus... Il fut reconnu d'utilité publique et un décret l'autorisa à recevoir des dons ! Les clients d'aujourd'hui ont un peu changé la donne... Plus proches des milieux du show-biz ou des grands pontes, ceux-ci n'hésitent pas à déboursier des sommes faramineuses pour une hospitalisation de quelques heures, dans une institution s'apparentant plus à un palace cinq étoiles au service des célébrités, qu'à un dispensaire renommé...

Bernstein ne s'était jamais intéressé à ce côté rémunérateur. Il abhorrait le fait que l'on puisse user de la

médecine à des fins lucratives. Il n'en était pas philanthrope pour autant, et son salaire convenait amplement à ses activités.

Fort de son expérience acquise, et lassé des pérégrinations de ses supérieurs, il avait mis le cap sur l'hôpital Lariboisière, délaissant le confort ouaté du centre américain, pour connaître les honneurs et respects de sa nouvelle fonction de chef de service en neurologie. Très en vue, il avait cédé aux sirènes de ce pouvoir, d'avantage en accord avec sa manière de penser. Ses travaux durèrent quatorze ans. C'est aussi durant cette période qu'il se spécialisa en neuropsychologie...

Un sourire s'esquissa... Il n'avait pas eu le temps de voir ses cheveux blancs arriver. Pourtant, ils étaient bien là ! À cinquante-huit ans, ce solide gaillard, de quatre-vingt-cinq kilos, faisait plus penser à un rugbyman reconverti qu'à un professeur de médecine. Ses lunettes fines à monture d'écaille rajoutaient encore à son aura. Il impressionnait !

Le ciel s'éclaircissait. Il sut qu'il ne pourrait être présent à sa partie de bridge du vendredi soir. Il regarda sa montre, dix-sept heures dix ! Madame Saulnier ne devrait plus tarder.

Le golfe du Morbihan l'avait séduit aux débuts des années 90... La passion fut immédiate. Il avait visité par la mer, par la route, de long en large, chaque île, chaque rocher, chaque lieu-dit, chaque ville, jusqu'à en connaître le moindre recoin ! Et la Corse, pensait-il, n'avait rien à envier à cette région. Et bien que quelques chauvins lui imposèrent le fait que tout le golfe bénéficiait d'un « microclimat », réalité oblige, c'était vrai ! Oh bien sûr, la température s'en trouvait plus fraîche que dans cette île du sud, mais en termes d'ensoleillement, on ne devait pas en être loin ! Il s'était installé dans le centre-ville de Vannes et

aimait à y passer ses vacances. C'est de façon naturelle qu'il avait investi dans un appartement à proximité du port. Rapidement celui-ci était devenu trop petit, et c'est en s'installant définitivement dans le département qu'il avait « craqué » pour un dernier étage avec terrasse... Cent trente-cinq mètres carrés et accès extérieur sans vis-à-vis de quatre-vingts mètres carrés ! Le seul en vente. Il ne regrettait pas !

Cet achat était la juste résultante de ses nouveaux engagements ! L'hôpital Chubert de Vannes l'avait appâté pour prendre les commandes du service neurologie. Il connaissait déjà quelques confrères officiants dans l'établissement, et c'est sans être vraiment forcé qu'il accepta. Sa femme sauta de joie !

Dix ans étaient passés... déjà ! Il se remémora les trois dernières années. Sous l'influence de sa famille qui le souhaitait plus présent, il demanda un mi-temps, secrètement désireux de persévérer dans la neuropsychologie, et plus particulièrement de s'occuper des malades à choc post-traumatique. L'hôpital accepta sans broncher, très heureux de mettre à profit ses connaissances.

— Professeur Bernstein ? clama la standardiste.

— Oui.

— Madame Saulnier vous attend à l'accueil.

— J'arrive.

Stressée, Karine fixait les ambulanciers qui menaient en trombe une civière sur laquelle un corps semblait se débattre. Sa tension montait, et bien qu'elle ait l'habitude de cet endroit, elle était terrifiée...

— Madame Saulnier ?

— Ah, docteur Bernstein ! Son apaisement était visible.

— Montons dans mon bureau, je vous expliquerai.

Son office révélait un espace spartiate, dans lequel trônaient des dizaines de dossiers, livres reliés et catalogues. Des photos vantant les mérites de médicaments inconnus couvraient les murs. Bernstein ferma sa porte et l'invita à s'asseoir.

— Madame Saulnier, en premier lieu je tiens à vous informer qu'un tel cas de réveil reste du domaine de l'incroyable. Il est naturel que votre mari n'ait plus aucun repère et qu'il ne vous reconnaisse pas. Il se peut aussi qu'il retombe dans un coma fatal...

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien ou presque ! Des balbutiements incompréhensibles et quelques mots, juste à son réveil, puis plus rien. Il est actuellement sous surveillance.

— Quels mots ?

— Thomas je crois... De ce dont je me souviens, il s'agit de son ami, celui-là même avec lequel vous êtes venue lui rendre visite, n'est-ce pas ?

— Mais pourquoi Thomas ?

— Écoutez ! On n'en est pas là ! Il faut vous préparer à retrouver quelqu'un qui ne sera plus le même homme. Il conviendra de suivre impérativement mes instructions, le choc pourrait provoquer un traumatisme sans espoir de retour...

Karine pleurait. Elle n'était pas préparée à un tel dénouement. Bernstein s'en aperçut et se modéra un peu...

— Karine ! Je suis désolé. Ne le prenez pas mal. J'agis dans votre intérêt, et je suis le premier à espérer un miracle, mais je dois vous ménager ! Dans l'état actuel des choses, il faut simplement nous coordonner. Je vais donc intervenir seul dans un premier temps. Si je ressens un déclic nécessitant votre présence, je ferai appel à vous. Je resterai à vos côtés jusqu'à la fin du premier entretien, qui